

PAROLES & MUSIQUE

LE MENSUEL DE LA CHANSON VIVANTE / NUMÉRO 16 / JANVIER 1982 / 14 FRANCS



(Photo Renaud Destrez)

RENAUD

PAROLES

MUSIQUE

Directeur - Rédacteur en chef
Fred Hidalgo

N° 16 - JANVIER 1982

CHANSON SANS FRONTIÈRES Bloc-notes d'Amérique latine	p. 3, 4, 5
EN BREF ET EN VRAC	6, 14
RENCONTRE Anne Vanderlove	7, 8, 9
ENTRE NOUS Un ange vient d'entrer	10, 11
CHANSONS AUTOUR D'UN THÈME Pourquoi chantent-ils donc ?	12, 13
CHANT LIBRE	15, 16
A LA UNE Renaud	17 à 28
DISQUES	29 à 32
LIVRES	33
ET POURTANT ILS CHANTENT Michèle Gallino, Antoine Candelas, J.-P. Marchand, Gérard Ferchaud	34, 35
LES BOÎTES A MUSIQUE	36
EN BALADE	37, 38
LE FORUM	39, 40
D'UNE LETTRE A L'AUTRE	41, 42
LE FEUILLETON DE PM "Rendez-vous à la coda" (IV)	43

Comité de rédaction :

Renald Destrez, Jacques Erwan, Fred Hidalgo,
Mauricette Hidalgo, Yves Lecordier, Marc
Legras, Remy Le Tallec, Régine Mellac, Lucien
Nicolas, François Possot, Philippe Quinton,
Jacques Vassal.

**Ont également participé à la réalisation de
ce numéro :**

Catherine Audoin, Micheu Chapduelh, Francis
Chenot, Lolck Gicquel, Françoise Guais, Daniel
Pantchenko, Jean-Yves Picoron, Didier Pinot,
Michel Trihoreau, Bernard Villiers

Copyright 1982. Tous droits de reproduction réservés

Commission paritaire : n° 62991

LES EDITIONS DE L'ARAUCARIA

S.A.R.L. de presse au capital de 2000 Francs

Gérante : Mauricette Hidalgo

Rédaction, administration
et publicité

HERVILLE (CHATAINCOURT)

28270 BREZOLLES

Téléphone : (37) 46.41.33

A LA UNE



RENAUD

Renaud a vendu des centaines de milliers de disques...

En allant à l'école, les enfants fredonnent ses chansons, et plus de trois mille lettres de "fans" lui parviennent chaque année...

Il a rempli le Théâtre de la Ville et Bobino, et s'apprête à faire de même à l'Olympia...

A Copenhague, un professeur cite certains de ses textes dans sa méthode de français, et les étudiants qui apprennent notre langue dans les universités américaines le considèrent, dit-on, comme un nouveau Maurice Chevalier.

Pourtant le succès n'a pas entamé sa modestie. Ni son naturel ou sa gentillesse.

Et il est resté aussi timide, pudique, discret - voire secret - que lorsque je l'ai rencontré en 1975.

Amoureux des chansons réalistes autant que des bibelots de la même époque, il a affirmé ses racines en interprétant à Bobino celles que chantaient jadis Bruant, Montéhus et Fréhel.

Héritier de cette tradition, il la poursuit et l'enrichit en la faisant évoluer.

Son loubard est sans doute le petit-fils des escarpes et des marlous d'autrefois, et le musette qu'il aime tant devient avec lui "le musette rock", voire le rock tout court.

Esprit méthodique et rationnel, il écrit des chansons

qui généralement obéissent à des règles et des structures de construction logiques.

Brassens le félicita un jour pour l'écriture et la forme de ses chansons

et Marc Chevalier qui fut chanteur du T.N.P. de Jean Vilar, puis directeur de "l'Écluse" assure que ses chansons comme son tour de chant sont d'une facture classique.

*Auteur par plaisir,
compositeur par nécessité,
interprète par provocation*

"Auteur par plaisir, compositeur par nécessité, interprète par provocation" aime à répéter Renaud pour se définir. Cette devise figurait d'ailleurs en exergue du "Zonard Déchainé", cette feuille qui servait de programme à son spectacle de Bobino, et elle contient sans doute plus de vérité qu'on pourrait le penser au prime abord...

Auteur avant tout, son répertoire se nourrit du quotidien et même des faits divers dont il témoigne dans ses chansons-caricatures qui constituent autant de reportages ou de documentaires chantés. Chroniqueur de la réalité, il exprime l'air du temps. Poète de "la zone", il s'identifie au "loubard", mais sous la violence apparente et la colère réelle perce une infinie tendresse. Tel le San-Antonio de Frédéric Dard, le personnage du loubard permet en fait à Renaud de stigmatiser l'incommensurable connerie, la lâcheté, la mesquinerie et l'intolérance de l'Homme aux prises avec les convulsions d'une société impitoyable qui secrète "chômage, misère, délinquance et ennui".

Sous l'armure du blouson de cuir, bat "un petit cœur tout bleu". Et quand il s'invente des "castagnes", c'est probablement pour mieux les railler et conjurer ainsi les démons d'une pseudo-violence agressive et triomphante. Certes, pour les besoins de la cause, il n'hésite pas à puiser dans l'arsenal de la mythologie des loubards et au magasin des accessoires de leurs symboles. Il emprunte un système de valeurs qui lui est en partie étranger et qu'il tend en apparence à idéaliser. De même, il se forge un personnage

bardé de cuir, cheveux décolorés et bras tatoués, dont les jambes arquées épousent parfaitement la forme d'une Harley. Enfin, il use d'un langage spécifique (argot ou verlan) épique d'un accent qu'il se plaît à cultiver.

Mais sous ce camouflage perce un être fragile et tendre dont la devise personnelle pourrait être : "Ni haine, ni arme, ni violence". Sensible, sentimental et candide, ce Renaud-là s'affirme et s'épanouit entre autres dans "Pierrot", "J'ai la vie qui me pique les yeux", "Ma gonzesse", chanson dans laquelle on relève cette confiance : "Malgré le blouson clouté sur mes épaules de velours, j'aimerais bien parfois chanter autre chose que la zone"... Dans l'album intitulé "Le retour de Gérard Lambert", "Oscar", consacré à son grand-père, est de la même veine.

Renaud promène sur le monde qui l'entoure un regard chargé de l'innocence et de la naïveté d'un enfant : *Dans ma tête j'ai quatorze ans*, admet-il. Il n'est pas pour autant aveugle et ses chansons témoignent aussi d'un quotidien que ronge l'alcool de tous les désespoirs.

C'est au cœur qu'il s'adresse. Dans un langage simple, direct et vivant pétri d'images et truffé d'expressions argotiques, qui irrigue des textes corrosifs et acides, grinçants et amers, drôles et parodiques, lyriques et tendres... Un cocktail d'humour, de gouaille, d'ironie et de dérision...

J.E.

Renaud naît en 1952 avec un frère jumeau dans une famille de la Porte d'Orléans qui finira par compter six enfants...

Originaire d'une famille montpelliéraine de vieille souche protestante, son père est fils d'enseignant : Mon grand-père paternel était prof de grec à la Sorbonne. Mon arrière-grand-père était pasteur protestant. Du côté de mon père, c'était tous des pasteurs, des peintres, des écrivains, etc. Mais, moi, ce n'est pas ce que j'appelle une famille bourgeoise : la richesse était plus intellectuelle que financière.

Romancier talentueux titulaire de plusieurs prix, son père doit - pour des raisons alimentaires - se résoudre à écrire des romans policiers, puis des livres pour enfants et travailler parallèlement comme traducteur chez Hachette et, par la suite, comme professeur d'allemand. Le salaire d'un prof pour élever six gosses, payer le loyer, l'électricité, la bouffe et les vacances, c'était pas l'opulence, mais c'était pas la misère non plus. J'ai jamais crevé de faim, mais j'n'ai pas été un enfant gâté : j'n'ai pas été éduqué dans d'la soie...

Sa mère, elle, est issue d'un milieu prolétaire du Nord : Mon grand-père* maternel était un chtim qui, dès l'âge de treize ans, fut mineur. Plus tard, il sera ouvrier : la famille de ma mère c'était qu'des ouvriers ou des mineurs.

Très jeune et jusqu'à son mariage, sa mère travaille en usine à Saint-Etienne. Une fois ses enfants élevés, elle reprendra un travail... J'suis donc un peu la synthèse de deux milieux, de deux cultures, de deux éducations : c'est certainement grâce à mon père que j'suis "auteur" et "musicien", et grâce à ma mère que j'ai cet amour pour le folklore de l'accordéon, des bistrots, de la rue...

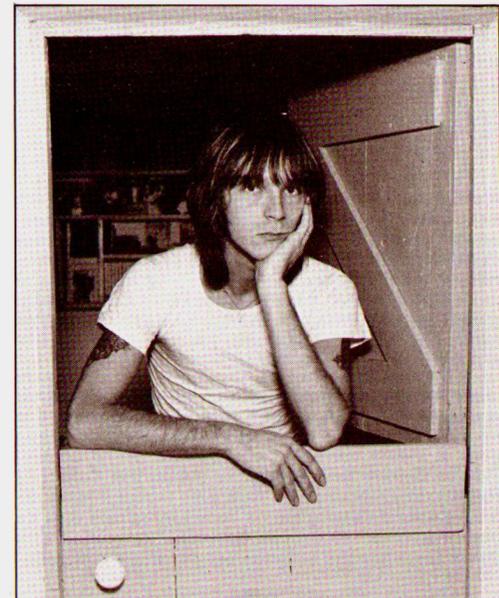
A la maison, y'avait deux musiques : celle de mon père - essentiellement de la musique classique (Vivaldi et Mozart, mes préférés avec Malher) et Brassens comme seul et unique chanteur français - et celle de ma mère qui écoutait des vieux disques de Maurice Chevalier, Piaf, Berthe Sylva, d'accordéon musette, etc., que mon père n'appréciait pas particulièrement.

De dix à seize ans, j'ai complètement rejeté l'accordéon parce que j'ai découvert les Beatles, Claude François, Johnny Hallyday... Ce n'est que par la suite que j'ai redécouvert les charmes de l'accordéon.

Quand j'étais gosse, les fenêtres de l'immeuble où on habitait donnaient sur un terrain vague, à côté d'un stade. Ça veut pas dire pour autant qu'j'habitais un taudis sur un terrain vague, mais dans un de ces immeubles assez bourgeois de la Régie de la Ville de Paris... Mes copains, avec lesquels je jouais à la sortie de l'école sur ce terrain vague, étaient du quartier ou v'naient de Montrouge et de Bagneux, et ceux-là étaient plus des mômes de la rue que nous. Nous, on était entre quatre et huit heures, l'heure à laquelle il fallait rentrer, se laver les mains, manger et fermer sa gueule...

L'école n'a pas laissé à Renaud que de bons souvenirs : Hiver comme été, s'éveiller à sept heures et, en culotte courte, partir pour l'école, c'était déjà dodo-boulot-méto ! A l'école primaire, j'foutais pas grand chose mais j'étais pas trop nul. Ça s'est radicalement gâté au lycée, dès mon entrée en sixième, en 1963 : j'ai découvert à la fois les gonzesses, l'algèbre et les profs qui changent toutes les heures. A l'école, on avait une maîtresse, et on la gardait toute l'année : on avait largement le temps de tomber amoureux d'elle, même si elle était moche !

* Cf. "Oscar", chanson de son dernier disque, en double page centrale.



A partir du lycée, j'ai plus rien compris aux maths parce qu'ils ont commencé à mettre de l'algèbre dedans et, pour moi, mélanger des chiffres et des lettres ça a toujours été une hérésie. A + B : pour moi, ça veut rien dire. J'ai jamais voulu admettre, j'saurai jamais résoudre ça. 2 + 2, ouais, d'accord : 4 jusqu'à preuve du contraire. Mais 2a + 2b, je cherche même pas à savoir ce que ça fait, ça fait rien...*

A part le français et le dessin, peu de matières intéressent Renaud. Élève au lycée Gabriel Fauré, dans le XIIIème, établissement où son père enseigne l'allemand... On le garde tout de même jusqu'en troisième puis, comme son frère jumeau un an auparavant, on le renvoie. Il redoublera sa troisième au lycée Montaigne, en plein cœur du Quartier Latin, à cent mètres de la faculté d'Assas "bourrée de fachos", où il arrive au début de l'année scolaire... 67-68 !

Par Brassens que mon père écoutait, j'ai eu très jeune la haine du flic et, par mon père qui a toujours été anarcho-socialiste, j'ai eu tout même, en plus de la haine du flic, celle du curé, du militaire et de l'ordre. Manque de bol, ça s'est un peu retourné contre lui, mon pauvre père, parce qu'à la maison, c'était lui l'ordre, l'autorité, la discipline...

Quand il rentre à Montaigne, en septembre 67, il est déjà fêru de politique : Depuis un an et demi, ça passait avant les études, et j'faisais déjà des manifs pour la paix au Vietnam et avec le Mouvement Contre l'Armement Atomique qui était dirigé par Jean Rostand. Avec quelques copains, il crée un Comité Vietnam dans son lycée, puis en 68, un Comité d'Action Lycéen. De distributions de tracts en piquets de grève, de cours séchés en virées en mobylettes en passant par les "boums" ratées, la scolarité de Renaud est quelque peu fantaisiste.

*J'irai plus dans vos boums
elles sont tristes à pleurer* *comme un sourire de clown,
comme la pluie sur l'été.*

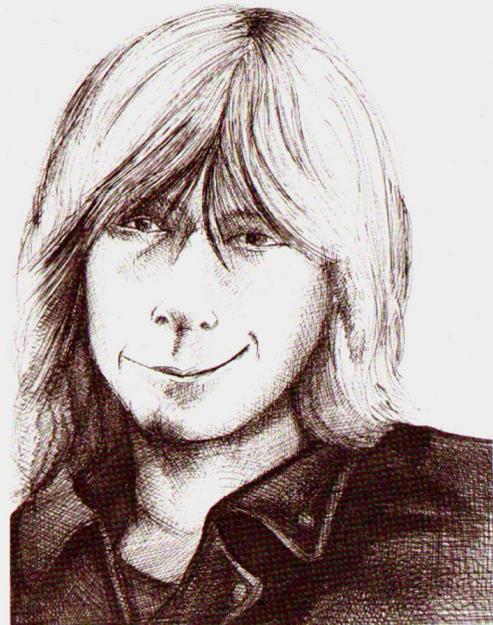
("La Boum", Paroles et Musique Renaud Séchan)

“Boum” ratée ou réussie, son père exige qu’il soit rentré au plus tard à minuit et, parce qu’il a les cheveux longs, il refuse de le voir à la table familiale...

Arrive Mai 68 : Pendant un mois, j’ai quasiment plus foutu les pieds chez moi, sauf de temps à autre pour donner des nouvelles. Renaud vit donc à la Sorbonne et hante les barricades : Par solidarité avec des mecs de gauche et avec les jeunes.

Il est, à cette époque, “de sensibilité anar” et a déjà lu Bakounine, Proudhon et Stirner (“L’unique et sa propriété”, un p’tit chef-d’œuvre !). “Embrigadé” un temps par les maos du P.C.M.L.F. dont il est brièvement sympathisant, il est vite écœuré par leur intellectualisme et leur ouvriérisme et, à leurs vaines tentatives de pénétration dans les usines, il préfère finalement le feu de l’action au Quartier Latin : J’ai vite retrouvé le drapeau noir qu’il n’aurait jamais dû désertier.

Comme il veut se “rendre utile”, il balait pendant deux jours une Sorbonne qui en a bien besoin puis, dans la journée, il vend “L’Enragé” ou “Action” et, la nuit, rôde dans la vieille université occupée... Il prend contact avec le Comité Révolutionnaire d’Agitation Culturelle (CRAC), et y rencontre un type avec lequel il fonde un mouvement dissident qui ne comptera jamais plus de trois membres : le Groupe Gavroche Révolutionnaire dont l’essentiel des activités est de nature culturelle.



Le soir, dans les amphis, y’avait des mecs qui jouaient du piano, qui chantaient ou récitaient des poèmes. Moi, j’arrivais et j’faisais un sketch de Guy Bedos parce qu’il m’faisait marrer, et je récitais mes premiers p’tits poèmes. C’est pendant 68 qu’il m’a composé ma première chanson et qu’il m’a interprétée sur scène un soir, à la Sorbonne. C’était “Crève Salope”, une chanson dont chaque couplet s’en prend à une forme d’autorité : paternelle, professorale, policière, religieuse. Auparavant, j’avais écrit des poèmes mais jamais de chansons avec ma guitare sur laquelle j’grattais

depuis deux ou trois ans du Antoine, du Hugues Aufray et du Graeme Allwright...

Un jour, en écrivant un poème, j’avais ma guitare qui traînait, et j’m suis dit, j’avais essayer d’foutre une musique sur c’poème et, bizarrement, j’ai réussi. J’m suis dit : tiens, j’sais faire des chansons, j’avais en faire d’autres. Renaud ne songe cependant pas encore à en faire son métier : c’est pour lui un simple “passe-temps”, une manière de répondre à l’événement. En fait, il ambitionne d’être comédien : Depuis tout p’tit j’avais toujours l’idée d’faire le clown, d’faire marrer les gens...

Mai 68 s’achève “dans la tristesse” et, un beau jour de juillet, Renaud part en vacances pour la première fois de sa vie sans ses parents. Avec trente francs en poche auxquels s’ajoutera ensuite un pécule parental de trois cents francs. En stop, sac au dos et guitare en bandoulière. Direction la Bretagne... C’est drôle, mais à l’époque, j’partais beaucoup plus souvent en vacances que maintenant. Avec trois ronds, en stop ou en bécane, avec des potes. On se démerdait... Essentiellement en France, sauf de très courts voyages d’affaires à Amsterdam...

De retour à Paris, il s’évade aussitôt une nouvelle fois pour les Cévennes avec une bande de copains connus au lycée et pendant les événements de 68. Installés en plein cœur du Mont-Lozère dans une maison qu’ils “squattèrent”, ils hissent le drapeau noir et fondent “une communauté anarchiste”. L’aventure tourne court : “l’amour avec la nature” s’avère quelque peu frustrant et les gendarmes du coin alertés, délogeront les intrus...

Renvoyé du lycée Montaigne, Renaud se retrouve, à la rentrée scolaire de septembre 68, élève de seconde “artistique” à Claude Bernard dans le... XVIème ! J’quittais un lycée complètement politisé - qui fut par la suite l’un des plus agités de Paris - pour me t’rouver Porte de Saint-Cloud, à côté de Neuilly, dans un lycée envahi de lodens, de p’tits cons et de p’tits bourgeois qui s’fouaient de la politique ou qui étaient carrément d’extrême droite. A l’exception d’un mec avec lequel je crée le Groupe Ravachol dont l’activité consistait essentiellement à ronéoter un tract, tous les deux mois, pour cracher sur tout et à bomber les murs du lycée de slogans du genre “Ici commence l’aliénation”.

... Camarade qui veut lutter autour du drapeau noir, drapeau d’la liberté, drapeau de l’espoir rejoins le combat du Groupe Ravachol et n’oublie surtout pas qu’la propriété, c’est l’vol ! Il s’app’lait Ravachol, c’était un anarchiste qu’avait des idées pas si folles, des idées terroristes. (“Ravachol”, paroles et musique Renaud Séchan).

Renaud continue à écrire des chansons qu’il chante pour ses copains, le soir, dans leurs chambres de bonne. Il fréquente toujours ses “potes de Montaigne” ainsi que son bistrot favori pour retrouver l’ambiance de Montparnasse qu’il préfère à celle de Neuilly... L’année scolaire se poursuit tant bien que mal : J’suis de plus en plus nul et de plus en plus cancre. J’déserte les cours à partir du mois de mars, et comme j’avais déclaré à mon prof d’anglais, qui m’avait surpris dans la rue alors que je séchais, que j’avais arrêté mes études, j’arrête effectivement mes études !

Ses parents acceptent qu’il reste chez eux mais à condition qu’il travaille : Ça tombe bien parce que j’avais découvert la bécane grâce à “Easy Rider” et j’voulais bos-

ser aussi pour m’en payer une. Il sera magasinier, puis vendeur spécialisé dans les livres de poche, à la “Librairie 73”, en haut du Boulevard St-Michel, pendant deux ans et demi : De 1969 à 1971 pour payer les crédits de mes bécanes successives. Il en profite pour “combler des lacunes” et dévore tout ce qui lui tombe sous la main plus ou moins par hasard : Maupassant, Bruant, Vian, Prévert, Céline, Drieu La Rochelle, Chase, beaucoup de romans policiers et de science-fiction...

En vacances à Belle-Ile, il y rencontre fortuitement... Patrick Dewaere venu là en compagnie de son frère, le comédien Dominique Morin, et de Sotha du Café de la Gare. Les chansons de Renaud les amusent, et ils lui proposent de remplacer un comédien du Café de la Gare qui part aux États-Unis. Une aubaine pour le candidat-comédien Renaud qui “tombe de rire” en découvrant Bouteille, Coluche, Henry Guybet, Sotha, Miou-Miou, Jean-Michel Haas... C’était en 70-71, le début du café-théâtre et j’connaisais vraiment pas : j’avais foutu les pieds trois fois au théâtre dans ma vie, avec l’école pour voir du Molière à la Comédie Française... Merci le théâtre ! Au Café de la Gare, j’tombe sur le cul !

Tout en continuant à travailler à la Librairie 73, Renaud joue donc, pendant quatre ou cinq mois, le rôle de Robin dans une pièce de Romain Bouteille intitulée “Robin des Quoi”, une parodie de Robin des Bois. Le comédien remplacé rentre au bercail et Renaud, “pour ne pas donner l’impression de s’incruster”, retourne à sa librairie. C’est un tort car, faute de pouvoir le rejoindre

lors d’une nouvelle escapade de ce comédien qui a la bougeotte, le rôle cette fois sera confié à... Gérard Depardieu !

Congédié de la Librairie 73 parce qu’il y arrive souvent en retard, Renaud va “refaire sa vie” en Avignon... Brève parenthèse : cinq mois plus tard, il remonte à Paris, fréquente un peu le Café de la Gare et beaucoup Montparnasse :

Quand vient le soir, j’aime aller boire un verre d’alcool à la Coupole...

(“La Coupole”, P. et M. Renaud Séchan).

Il partage son temps entre le Bréa, son bistrot préféré proche du lycée Montaigne, et l’exercice de divers petits métiers qui lui permettent de subsister : plonger dans un restaurant, coursier, représentant d’un magazine littéraire, vendeur dans une boutique de vêtements, etc, activités qui alternent avec des périodes d’oisiveté plus ou moins longues... Il mène cette vie de bohème pendant environ deux ans, 1972 et 1973, tout en continuant à écrire des chansons mais toujours sans envisager d’en faire son métier.

Un jour, son copain Michel, le fils du patron auvergnat du Bréa, lui joue à l’accordéon tout le répertoire que sa mère écoutait quand il était enfant. J’avais un a priori contre l’accordéon qui avait bercé mon enfance mais, en entendant Michel, j’ai dit : c’est super, on va faire des chansons ensemble et tu vas m’accompagner à l’accordéon. J’commence donc à composer dans ce but et, en 1973, lui et moi, on s’met à faire la manche. Moi avec le



Place du terre : Pandore, les deux enfants et le chanteur de rue : “Défense d’afficher”, mais aussi, ce jour-là, défense de chanter...

souci de gagner ma vie pour bouffer et avoir de l'argent de poche. Je chantais quelques-unes de mes chansons et des chansons réalistes, le répertoire musette aussi bien que Bruant, Montéhus, Georgius... Des chansons comme "La java bleue", "Le dénicheur", "La plus bath des javas", etc. Des chansons que j' connaissais déjà mais dont j'avais parfois oublié un couplet ou un refrain. J'avais donc racheté des partitions et retrouvé des vieux disques pour me rappeler, parce que j'ai plein de souvenirs, mais j'ai pas de mémoire. Tiens, Bruant, j'sais plus quand j'l'ai découvert, j'ai l'impression d'avoir toujours connu.

La manche marche bien parce que Renaud et son compère rompent avec "les gratteux qui grattait la guitare en chantant du Dylan à la terrasse des bistrotts": ils préfèrent les cours d'immeubles de la périphérie et les marchés. Renaud se souvient en effet de son enfance Porte d'Orléans : Y'avait parfois des montreurs d'ours ou de singes savants, des gitans qui jouaient du violon, des types qui chantaient accompagnés à l'accordéon... dans les cours des immeubles autour de chez moi, et les gens leur jetaient des pièces du haut des fenêtres. Il fallait donc essayer de "reconquérir ce marché"! De plus, comme ces cours sont très petites et les murs des immeubles très hauts, l'acoustique y est formidable, et le son et la voix montent très bien et sont amplifiés naturellement. Souvent les fenêtres sur cour sont celles des cuisines, alors on y allait entre six et huit heures du soir ou bien le matin ou à midi, quand les femmes sont dans leur cuisine. On est vraiment tombés des nues en voyant tomber la nemo*: on s'faisait six cents balles, en une heure, à deux... Une fois, on a même reçu un p'tit mot, plié autour d'une pièce de dix centimes, sur lequel un môme avait écrit d'une main maladroite: "ce serait bien si ce serait tous les jours"...

On s'fait aussi les marchés et on y recueillait un franc succès: auprès des jeunes parce que ça les changeait un peu, et auprès des personnes âgées ravies de voir deux p'tits jeunes d'une vingtaine d'années renouer avec la tradition et chanter des chansons d'leur jeunesse. Moi, en blouson de cuir, avec la gapette de mon grand-mère mineur... Ça plaisait bien et on s'faisait des C... en or. Ça a duré plusieurs mois... Pour la tradition et le folklore, on a même été chanter à Montmartre, mais on s'est fait j'ter!

On apprend un jour que Coluche, qui est en train de devenir une vedette, donne son premier one-man show au Café de la Gare qui a alors émigré rue du Temple. J'y assiste en ami et j'vois en arrivant dans la cour une foule de quatre cents personnes qui poirotte. J'dis à mon pote Michel: demain, on y tourne avec les instruments et on va leur pousser la goulante. C'est c'qu'on fait et, là, on prend encore un peu de nemo.

Un soir, Lederman, le producteur de Coluche, entend les deux compères qui, pour la circonstance, se sont adjoints un troisième complice guitariste et préposé à... passer le chapeau. Il les engage au "Caf'Conc'" qu'il ouvre aux Champs-Élysées: en première partie de Coluche et parmi d'autres "attractions" assurées par des prestidigitateurs, magiciens, ventriloques... On les baptise "Les trois p'tits loulous" et, pour corser leur prestation, on ajoute subrepticement qu'ils... sortent tout juste de prison, ce qui, bien entendu, est faux!

Leur répertoire? Quinze à vingt minutes de chansons musette et quelques-unes des chansons de Renaud qui s'apparentent à ce style: "Le gringalet", "La java sans joie", "La Coupole" et "Gueule d'Aminche". Au bout de

OSCAR

*Y'nait du pays où habite la pluie
Où quand y'a du soleil c'est mauvais présage
C'est qu'y va pleuvroir c'est qu'y va faire gris
Il était chimi jusqu'au bout des nuages
L'a connu l'école que jusqu'à treize ans
Après c'est la mine qui lui a fait la peau
Vingt ans au charbon c'est un peu minant
Pour goûter l'usine y s'est fait parigot
Dans son bleu d'travail y m'faisait rêver
Faut dire que j'étais jeune j'avais pas encore
J'pensais que l'urbin c'était un bienfait
Bienfait pour ma gueule surtout c'est la mort*

*L'avait fait 36 le Front Populaire
Pi deux ou trois guerres pi mai 68
Il avait la haine pour les militaires
J'te raconte même pas c'qu'y pensait des flics
Il était marxiste tendance Pif le chien
Syndiqué à mort inscrit au parti
Nous traitait d'fainéants moi et mes frangins
Parc' qu'on était anars tendance pachouli
Il était balaise fort comme un grand frère
Les épaules plus larges que sa tête de lit
Moi qui suis musclé comme une serpillère
Ben de c'côte-là j'tiens pas beaucoup d'tui*

*L'avait sur l'bras gauche un super tatouage
Avec un croissant d'lune et une fleur coupée
La couleur s'était barrée avec l'âge
Il avait l'bleu pâle d'un jean délavé
Quand j'allais chez lui des fois d'temps en temps
J'lui roulais ses clopes avec son tabac gris
Pi j'restais des heures avec des yeux tout grands
A l'écouter m'baratiner sa vie
Vers soixante-cinq berges on lui a dit bonhomme
T'as assez bossé repose-toi enfin
L'a quitté Panama et la rue d'Charonne
Pour une p'tite baraque avec un bout d'jardin*

*L'a usé ses reins à casser la terre
Pour planter trois pains salades trois carottes
Y r'grettait ses potes du boulevard Voltaire
Le bistrot l'apéro les parties d'hélotte
Il est pas parti comme disent les poètes
Y s'est pas envolé comme disent les curés
Un matin d'décembre d'un cancer tout bête
L'a cassé sa pipe il a calanché
Y'nait du pays où habite la pluie
Où quand y'a du soleil c'est mauvais présage
C'est qu'y va pleuvroir c'est qu'y va faire gris
Il était chimi jusqu'au bout des nuages...
Il était chimi jusqu'au bout des nuages...*

(Paroles et musique: Renaud Séchan)

quelques semaines, le copain accordéoniste doit rejoindre une caserne: J'imagine même pas lui trouver un remplaçant, car il ne s'agit pour moi que d'gagner cinquante balles par soir en me marrant dans un milieu qui m'plait bien, avec Coluche. J'n'avais pas d'ambition. Pourtant Lederman voulait nous faire signer et enregistrer un album avec des chansons traditionnelles populaires sur une face et des chansons à moi sur l'autre.

Son copain parti, Renaud continue au Caf'Conc', comme Lederman l'y incite, mais avec son répertoire: "Hexagone", "Amoureux de Paname", "Camarade Bourgeois", etc. Un soir, une productrice d'une maison de disques indépendante l'entend: elle le présente à son associé, et tous deux lui proposent d'enregistrer un disque: Bof! Pourquoi pas, ça va faire marrer les copains.



C'est super! Un trente-trois tours? Wouah! Encore plus super! C'est comme ça que j'ai enregistré mon premier disque.

... "Renaud boit l'air de Paris depuis toujours, ouvre des yeux plein d'innocence sur une ville qui vit encore, traîne dans les ruelles, dans les cours et sur les pavés qui n'ont pas quitté les faubourgs quitta à dire au camarade bourgeois, au camarade fils-à-papa, de rejoindre les rangs de la pègre et de prendre vraiment son pied. Et puis, un peu frondeur, un peu romantique, un peu poète, il raconte l'histoire de "Gueule d'Aminche", un gigolo d'la Vache Noire qui aimait d'un amour stupide une bourgeoise des boulevards. Rien n'est truqué, rien n'est calculé. Seulement de la vivacité".

(Extrait d'une chronique du premier disque de Renaud, Claude Fléou-ter, "Le Monde", 10 avril 1975).

Ce disque se vend à l'époque à cinq mille exemplaires, chiffre honorable pour quelqu'un qui ne veut pas faire carrière, et il a un réel impact dans "le métier".

Par la suite, la notoriété de Renaud fera de ce premier disque un succès de vente pour lequel il recevra un disque d'or! Et, aujourd'hui encore, cet album continue à se vendre! Malgré ses imperfections: A l'époque, j'étais tout jeune et tout timide, j'voulais pas être chanteur, j'voulais pas être vedette, j'y connaissais que dalle aux studios et aux musiciens... Il y avait quand même des choses qui m'plaisaient et d'autres qui m'plaisaient pas. Mais, quand j'le disais, on m'répondait: écoute coco, on sait ce qui marche et ce qui ne marche pas, etc. Alors, j'ai eu un disque qui, artistiquement plus que techniquement, ne m'a jamais

* "NEMO" = MONNAIE: c'est du verlan, t'as pigé?

tellement emballé. Bizarrement, beaucoup de gens considèrent que c'est mon meilleur album...

Ce premier disque sort donc en 1975. Il comporte uniquement des chansons dont Renaud est l'auteur qui, pour la plupart, appartiennent au répertoire qu'il chante dans la rue. Lucien Gibara, qui officie à la Pizza du Marais dont il a fait l'un des hauts lieux de la chanson française, entend une chanson de ce disque à la radio, et invite Renaud à chanter dans ce lieu réputé pour ses découvertes. Pendant trois semaines, il partagera l'affiche avec Yvan Dautin.

En fait, c'est la première fois qu'il chante seul en scène : il manifeste un trac terrible; mal à l'aise, il est gauche et maladroit et, pensant que c'est un antidote, boit comme un trou avant d'entrer en scène. Chacun lui prodiguant ses conseils, il écoute les uns et les autres mais, finalement, ne sait plus qui croire...

"Java, valse musette, tango, Renaud chante comme dans "Casque d'Or", ce merveilleux film, avec en sus la langue verte de Bruant retrouvée jusque dans les rimes. Il chante mal comme ce n'est pas permis, joue de la guitare comme un pied, mais, derrière les musiques approximatives et les textes un peu légers de ce gavroche anarchiste, on sent quelque chose à naître, en marge des grands courants de la chanson d'aujourd'hui. Délibérément rétro dans la forme, mais rétro au bon sens du terme, un rétro qui nous ramène à la chanson populaire du début du siècle.

(Extrait de la critique du spectacle de Renaud à la Pizza du Marais par Louis-Jean Calvet, "Politique Hebdo", 19-25 juin 1975).

Qu'importe les critiques : Renaud n'entend toujours pas faire de la chanson son métier. Il rêve encore d'être comédien et, en attendant, veut "s'marrer en gagnant le minimum vital pour bouffer, payer le loyer et boire" !

"Ni haine, ni arme, ni violence"



(Ph. Renaud Destrez)

D'ailleurs, après ce spectacle, il végète : le jour à Montparnasse, la nuit dans le Marais, il traîne de la Pizza - dont il est désormais un fidèle habitué - au Bréa et travaille ici et là. Entre autres à la Pizza où il est un temps barman !

Depuis 1971-72, il fréquente des "voyous" de Paris et de la banlieue : des "voyous", c'est-à-dire des mecs à blouson de cuir et des rockers qui venaient au Bréa avec tout leur folklore : le baston, le casse du siècle, la bécane... Il donne également quelques rares récitals accompagné au début par Jo Morage, puis par Gillou, l'accordeoniste de Pierre Perret. Avec lui, il commence, grâce au disque, à tourner un peu en France, dans les MJC et les associations, et beaucoup en Belgique.

Il "fait l'acteur", et travaille à mi-temps "comme mécano dans un magasin de motos..." En 1977, il joue tous les soirs à "La Veuve Pichard" une pièce de Martin Lamotte intitulée "Le secret de Zonga", et il chante aux Blancs-Manteaux (ex-Pizza). En octobre de la même année, son second album sort avec "Laisse béton" et, en 1978, cette chanson devient un "tube" qui le révèle au grand public. En avril 78, il triomphe au "Printemps de Bourges", accompagné pour la première fois par un groupe de cinq musiciens, le groupe Oze, avec lequel il effectue plusieurs tournées jusqu'en 1980. Le succès est tel à Bourges qu'il y est à nouveau invité l'année suivante mais, cette fois, sous le chapiteau du festival...

En mars 1979, le Théâtre de la Ville de Paris affiche complet avant même la première des cinq représentations ! Un an plus tard, en mars 1980, il fait escale quatre semaines à Bobino*, et l'éloge de la Presse est unanime. Est-ce que je suis aussi peu dangereux que ça pour que je n'effraie personne avec mes textes ? Ou bien, dire du bien de moi, est-ce leur façon de me récupérer aux gens qui sont censés ne pas m'aimer ? L'Olympia, en janvier 1982, fournira-t-il la réponse ?

- Dans ton enfance, Porte d'Orléans, puis, ultérieurement, à Montparnasse, tu as connu et fréquenté des "voyous" mais, pour autant, la violence correspond-t-elle pour toi à quelque chose de vécu ou plutôt à une mythologie ?

- Le jour où j'ai acheté mon premier blouson de cuir noir, c'était pour faire voyou et effrayer les bourgeois, et pour m'identifier : pour avoir l'impression d'appartenir à une "race" à part. J'suis pas né avec un blouson de cuir, j'ai décidé un jour d'en porter un. Parce que j'suis bien avec les "voyous" : ils m'ont marré, y m'fascinent dans ce qu'ils ont et que j'ai pas, ils sont fous ! Et toute cette violence ! Moi qui suis pas violent, parce que j'ai pas le physique pour l'être. Pour être violent, il faut être soit barge soit fort : barge, je l'ai jamais été beaucoup, et fort, je l'ai jamais été du tout.

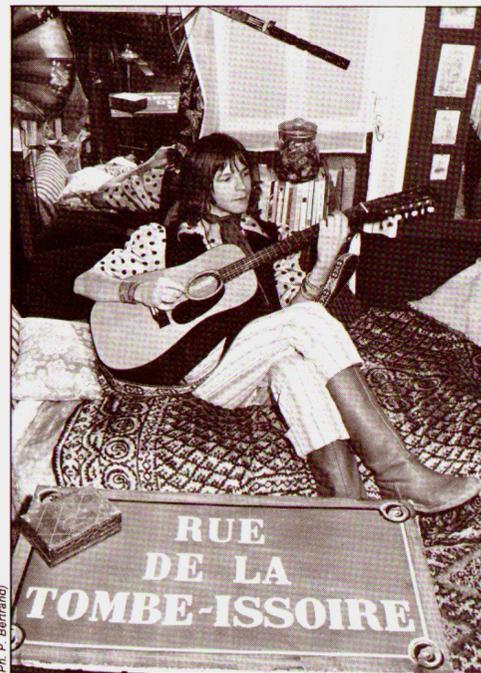
Mais, mentalement, j'suis comme eux dans la révolte : j'ai la même révolte qu'eux mais, peut-être, que j'aime plus la vie qu'eux... J'suis plutôt quelqu'un de doux et qui respecte les autres, j'suis même parfois fleur bleue, j'aime ce qui est romantique. Alors, il faut bien qu'il y ait le contre-pied, que je défoule ma violence quelque part et que j'exprime ma révolte. C'est essentiellement dans mes chansons. Et puis, j'me sens bien avec ces gens-là parce que j'ai l'impression d'être fort avec eux.

* Pour sa série de récitals à Bobino, Renaud était accompagné de nouveaux musiciens : Amaury Blanchard (batterie), Gérard Prévost (basse), Noël Séchan (guitare acoustique), Laurent Gérome (pedal-steel guitar), Patrice Meyer (guitare) et Jean-Louis Roques (claviers et accordéon).

- Certains prétendent que tu es un imposteur ?

- Les gens qui disent que j'suis un imposteur, ce sont ceux qui pensent que j'ai dit une fois que j'étais un loubard, que j'avais vécu dans la zone, etc. Or, j'ai jamais dit ça. Jamais. J'ai jamais dit "je suis un loubard". Ni dans une interview ni nulle part. Sauf dans une chanson, intitulée "La chanson du loubard", dont le texte n'est pas de moi mais porte la signature de Muriel Huster, où je chante "j'suis un loubard périphérique"... Mais c'est le texte d'une chanson, pas mes propos.

J'ai simplement dit : j'ai un blouson de cuir, je fréquente des loubards, je vis un peu comme eux, j'ai les mêmes préoccupations qu'eux, j'ai les mêmes révoltes, je les aime bien, j'suis un peu fasciné par le baston et par la violence, j'aime bien me saouler la gueule, j'aime bien déconner, j'aime bien la bécane, j'aime bien l'amitié, les potes, j'aime bien les gonzesses... J'aime pas les flics, j'aime pas les curés, j'aime pas l'ordre établi, mais jamais j'ai dit : "j'suis un loubard". Pas plus que Bruant n'a prétendu qu'il était un voyou.



(Ph. P. Bertrand)

- Ton langage est-il le même en scène et dans la vie quotidienne ?

- Non, parce que à la télé ou dans une interview, j'fais des efforts pour parler relativement poliment : j'peux pas parler de la même manière à un copain de bistrot et à un journaliste qui m'interviewe. Mais mon langage naturel est celui que j'utilise avec mon copain de bistrot.

- Et le verlan ?

- J'connais le principe du verlan, mais j'utilisais pas, et du jour où j'me suis fait pote avec ces mecs qui rôdaient à Montparnasse, au début des années 70, et qui parlaient verlan, j'ai commencé à l'utiliser.

- Et maintenant encore ?

- Ouais, avec eux, mais avec toi, non ! J'm'adapte : j'vais pas répondre en verlan à un journaliste.

- La très grande majorité de tes chansons ont pour cadre la ville : Paris et sa banlieue...

- J'me vois mal décrivant un univers que j'connais pas : j'connais pas New-York, j'connais pas la province ou très peu et ça m'intéresse pas, j'connais pas la campagne, et puis ça m'inspire pas !

- En général, tu écoutes beaucoup plus que tu ne parles : souvent, tu es un peu absent et taciturne, et j'ai l'impression que tu observes tout, sans perdre une miette. Comme une éponge, tu t'imbibes du spectacle du monde, et au terme de je ne sais quelle mystérieuse alchimie dans ta tête et dans ton cœur, tu l'exprimes à ta manière dans une chanson...

- Si j'vivais dans une chambre close, sans voir c'qui s'passe dans la rue, sans regarder la télé, sans écouter la radio, sans lire les journaux, j'aurais plus grand chose à dire au bout d'un moment. J'suis témoin de c'qui s'passe dans mon époque, dans ma ville et dans ma rue, et c'est ça qui m'inspire mes chansons.

- Tu es marié et père d'une petite fille de dix-sept mois...

- J'te vois v'nir : marié, donc conventions bourgeoises, etc. J'me suis marié pour des raisons administratives relatives à ma gosse et pour faire une fête avec les potes.

*J'vais t'dire on est des lous
On est fait pour vivre en bande*

*Mais surtout pas en couple
Ou alors pas longtemps...*

(“Manu”, Paroles et musique Renaud Sechan)

- Ce n'est pas ce que je voulais savoir, mais plutôt si la vie de couple te permet de t'alimenter aussi souvent que par le passé aux sources de la vie que tu évoquais à l'instant ? N'es-tu pas devenu plus casanier ?

- (Un peu agacé) Si, si, mon pote : j'passe beaucoup moins mes nuits au bistrot qu'avant. Quand j'vivais tout seul, j'vivais peut-être plus intensément au niveau de l'action mais pas du bonheur. Plus intensément parce que je brûlais ma vie par les deux bouts. Alors, effectivement, j'avais plus de sources d'inspiration. Aujourd'hui, j'vis des trucs fabuleux mais qui, à mon avis, n'intéressent personne : j'ai pas envie de raconter en chanson mes états d'âme et c'que j'vis avec ma mère et ma femme. Mais j'continue à écrire avec le même langage qui est l'un de mes langages - parce que j'peux en parler plusieurs - et, même si j'vis plus les choses en tant qu'acteur, j'en suis toujours le témoin : j'peux donc continuer à raconter tout c'qui m'touche.

De toute façon, j'étais pas l'acteur principal de toutes mes chansons antérieures : si "La boum" c'est du vécu 100% avec quelques anecdotes inventées et quelques trucs drôles ajoutés pour les besoins de la chanson, dans "Adieu minette", à la fin j'chanté : "J'te téléphone en PCV de Nouméa, j'suis bidasse"... J'ai pas été bidasse et j'ai jamais mis les pieds à Nouméa. Mais l'essentiel de la chanson est vécu.

Dans mes chansons, j'racontais essentiellement des choses qui m'étaient arrivées et sur lesquelles je brodaï pour qu'il y ait une part d'imagination ou bien des choses qui étaient arrivées à des potes à moi, comme l'histoire que j'raconte dans "Laisse béton". Mais dans certaines, comme "Les charognards", j'suis que témoin, pas acteur. Y'a beaucoup de mes chansons qui me sont inspirées simplement par les faits divers des journaux et par l'actualité.

- Que lis-tu ?

- Comme tout le monde... J'achète de temps en temps "Charlie Hebdo", "Hara Kiri Hebdo" et "Libé" et, parfois, j'tombe sur "Le Monde". J'ai mes yeux pour voir et mes oreilles pour entendre, et j'suis témoin de c'qui s'passe autour de moi, même si j'suis plus casanier qu'avant. J'ai envie de chanter mon époque, de faire un peu de journalisme, de témoigner. Tant qu'y s'passe des choses, j'aurai des choses à chanter. J'ai eu peur un moment que la victoire de la Gauche épuise mon inspiration de révolte mais, apparemment, non.

- Cependant, tu as eu des difficultés à écrire les chansons de ton dernier disque, "Le retour de Gérard Lambert"...

- Parce que j'suis flemmard et que j'ai eu plus envie, cette année de m'occuper de ma mère que d'ma guitare, d'mes chansons ou d'mon public. Et puis, parce que c'est plus délicat maintenant, dans la situation où je suis, d'écrire c'que j'pense. J'me dis : comment ça va être interprété ? Et, donc, j'remets plus en question mes textes.

- A cause de la notoriété ?

- Oui.

- As-tu le sentiment que la notoriété, le succès et l'argent t'ont changé, t'ont abîmé ? As-tu mauvaise conscience ?

- Abîmé, j'crois pas ! J'ai bonne conscience mais comme y' s'trouve que plus j'serai célèbre, plus j'serai riche et plus j'serai en proie aux attaques et aux accusations de récupération, j'suis parfois emmerdé parce que j'ai toujours besoin d'me justifier. Au lieu de montrer un profond mépris pour ces réflexions, j'suis toujours un peu sur la défensive. J'devrais dire aux mecs : mon pote, si j'gagne tant de pognon c'est parce que t'as acheté mon disque, parce que tes copains l'ont acheté, parce qu'il y a des dizaines de milliers de mecs en France qui l'ont acheté.

Ce fric, j'ai pas l'impression de l'avoir volé, je n'ai exploité personne. J'me suis plutôt fait exploiter : il suffit de penser à ce que rapporte un album à un auteur-compositeur par rapport à ce qui revient à la maison de disques qui n'est jamais que le fabricant. Y'a plus d'un an, Polydor, ma maison de disques, faisait environ un milliard deux cents millions de chiffre d'affaires uniquement avec la vente de mes disques trente-trois et quarante-cinq tours. Actuellement, ça ne doit pas être loin de deux milliards. Y'a quelques mois, j'représentais 40 % de la production nationale de Polydor : 40 % de l'argent qui rentrerait chez Polydor grâce aux ventes de disques de chanteurs français provenaient de la vente de mes disques.

- Qu'est-ce que tu dois payer comme impôts avec de telles ventes !

- Avant, c'était plus de 50 % de mes revenus et, maintenant, avec les nouvelles dispositions du gouvernement Mauroy sur les hauts revenus, j'crois que ça va être environ 85 %.

- Étant donné la nature de ce que tu chantes, n'y a-t-il pas une contradiction à travailler avec Polydor qui dépend de la multinationale Polygram ?

- Est-ce parce qu'on chante des chansons qui remettent un peu en cause la société dans laquelle on vit, l'argent, le pouvoir... et que ça correspond à des idées réelles et profondes, qu'on doit pour autant refuser de passer par une maison de disques, donc des marchands et, peut-être, un trust ? Et, si oui, comment fait-on pour s'exprimer pour le maximum de gens possible ? Si j'refuse toute maison de disques, j'dois refuser aussi la télé et la radio pour ne pas servir d'alibi aux médias, et renoncer aux hit-parades...

Si j'écris des chansons, c'est que j'ai envie que les gens les entendent : au début, ils étaient cinq dans les chambres de bonne et, maintenant, ils sont des centaines de milliers. Pour que l'on connaisse mes chansons, il faut que j'me serve des moyens qui, de nos jours, sont mis à la disposition des artistes pour diffuser leur "œuvre". Quitte à m'faire avoir... Les gens qui aiment bien mes chansons et qui m'approchent d'être chez Polydor et de passer à la télé, ils les connaîtraient pas si j'avais refusé ces moyens-là.

- Tu ne refuses jamais des interviews ou des émissions ?

- Passer chez Guy Lux, c'est vrai qu'c'est pas ce qu'y'a de mieux à la télé française en matière de variétés, mais, chez Guy Lux, je chante devant vingt millions de téléspectateurs. Je préférerais passer chez Chancel, mais il ne veut pas de moi, sinon il m'aurait déjà programmé au Grand Échiquier*.

Pourquoi refuser "L'Aurora" et accepter "France-soir", ou refuser "France-soir" et accepter "L'Express", refuser "L'Express" et

accepter "Le Nouvel Obs" ? C'est un choix très délicat ! Si j'peux choisir, j'accepte aucune interview, sauf pour PM parce que c'est toi et "Libé" et "Charlie Hebdo", mais ces gens-là n'ont pas envie de m'interviewer. En fait, j'me pose pas ce genre de problème : des mecs viennent me poser des questions, j'leur réponds, que ce soient des cons, des salauds ou des mecs bien. Et si un journal interprète ou déforme mes propos, j'travailleur plus jamais avec lui.

- Tu travailles avec un "agent" professionnel ?

- Oui, parce que quand j'en avais pas, le téléphone sonnait sans arrêt chez moi : c'était l'enfer. Et puis, j'sais pas négocier un contrat, c'est pas mon métier : j'suis pas un homme d'affaires, j'suis pas un commerçant. Y'a des mecs dont c'est le métier. J'peux pas m'"vendre" puisqu'il s'agit de ça et que c'est comme ça que ça s'passe.

- Un chanteur connu c'est aussi quelqu'un que l'on sollicite beaucoup et qui, pourtant, ne peut défendre toutes les causes...



(Ph. Renaud Destrez)

- J'peux pas être disponible tous les jours, et aller faire un gala de soutien, ça représente toute une organisation : quinze personnes qui, malgré leur bonne volonté, n'ont pas obligatoirement envie d'bosser gratis pour le Salvador, l'Afghanistan, la faim dans le monde ou l'enfance inadaptée... J'suis harcelé de coups de téléphone, et j'ai relativement souvent participé à des galas de soutien.

- Tu effectues donc des choix. Actuellement, quelle cause serais-tu décidé à soutenir ?

- Si tant est qu'un gala de soutien puisse soutenir effectivement une cause quelconque, quand j'avais chanter dans les prisons*, j'aide pas les prisonniers à sortir de taule et j'leur apporte pas d'ar-

gent non plus, mais j'ai l'impression que, pendant deux heures, ils sont heureux. C'est important pour moi, c'est concret : j'vois le résultat tout de suite. Mais, y'a tellement de luttes à soutenir ! J'suis sollicité de toutes parts - comme tous ceux qui sont un tant soit peu connus et de gauche - pour toutes les luttes, par tous les mouvements qui soutiennent toutes les causes que, moi, j'considère la plupart du temps comme justes. Alors, c'est impossible !

- Au printemps dernier, des événements politiques historiques se sont déroulés en France, qu'en penses-tu ?

- J'ai envie de dire d'abord que j'ai voté. Pourtant, pour un anar, voter c'est choisir son maître, faire le jeu du pouvoir et participer à cette mascarade de démocratie où l'on remplace un bouffon par un clown. Mais, même si mon bulletin de vote n'avait servi qu'à contribuer à la libération de Knobelspiess, je ne regretterai pas d'avoir voté à gauche.

Dans "Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?", j'avais appelé à l'abstention : j'la renie pas, mais j'dis que c'était une chanson d'humeur écrite sans humour ; sur un coup de cœur. J'avais envie d'être agressif : j'étais dégoûté par la politique, par c'qui s'passait en France et ailleurs, et surtout par les magouilles de la gauche au sein de la pseudo-union de la gauche et à l'intérieur du PS et du PC, et j'ai tenu ces propos qui étaient de circonstance.

*C'est pas demain qu'on m'verra marcher
avec les connards qui vont aux urnes,
choisir c'lui qui les fra crever.
Moi, ces jours-là, j'reste dans ma turne.*

J'ai changé d'avis depuis : on peut évoluer. Si des mecs comme moi étaient pas allés à l'encontre de leurs principes profonds pour voter, on aurait encore la loi sécurité et liberté sur le dos, la peine de mort, et Knobelspiess serait toujours en prison... et j'préfère Badinter à Peyrefitte comme ministre de la justice.

- Accordes-tu une sorte de blanc-seing au nouveau pouvoir ?

- J'accorde rien à aucune forme de pouvoir. Aucune confiance. Ce sont tous des politiciens, ils font le même métier que moi : ils veulent être vedette, mais ils n'ont pas forcément le talent. Y'en a qui en ont un peu plus que les autres, c'est tout !

- Tu restes donc lucide et vigilant, et prêt à écrire, si besoin est, des chansons pour dénoncer ceci ou cela ?

- Ben j'avais m'gêner tiens ! J'me méfie de toute forme de pouvoir et d'autorité. J'constate simplement qu'des mecs en ont remplacé d'autres qui étaient des voleurs et des menteurs, des truands et des arnaqueurs et que les nouveaux, j'attends qu'ils fassent leurs preuves.

- Dans son livre "Chante toujours, tu m'intéresses" (Seuil), Jacques Bertin cite un extrait d'interview que tu avais accordé à Viviane Mahler dans "Antirouille", et dans laquelle tu déclarais : "Laisse béton", qui est au hit-parade, je l'ai écrite en une demi-heure sur une table de resto... Ce genre de propos accredité l'idée que les auteurs de chansons ne sont pas sérieux...

- Je persiste et j'confirme : "Laisse béton", j'l'ai écrite sur une table de la Pizza du Marais, au dos d'un paquet de Gitanes que j'avais découpé. J'avais la guitare sur les genoux et, un quart d'heure après avoir écrit le texte, j'ai écrit la musique. Donc, la chanson a été faite en une demi-heure, j'le maintiens.

- C'est donc le premier jet qui est le bon ?

- J'sais pas si c'est l'bon, mais j'm'en contente du premier jet.

- Même si elle est écrite en quelques minutes, une chanson n'est-elle pas le fruit d'une longue maturation ?

- Sûrement. Ça f'sait un moment* qu'j'avais envie d'écrire une chanson qui s'appellerait "Laisse béton" parce que c'est une expression que j'emploie souvent et mes copains aussi. L'histoire me traitait dans la tête depuis un moment quand j'l'ai écrite. Faudrait surtout pas croire que toutes les chansons que j'avais écrite

sur une nappe de resto seront des "tubes" !

- Autant que tu puisses le savoir, quel est le processus quand tu écris une chanson ?

- J'gamberge d'abord le titre : l'idée générale de la chanson m'amène le titre et, quand j'ai le titre, j'ai plus qu'à sortir la chanson ! Dès que j'ai le titre, j'ai fait la moitié du boulot : c'est c'qui s'est passé pour "Laisse béton" comme pour "Ma gonzesse" ou "C'est mon dernier bal"... Souvent, j'écris d'abord le texte et, ensuite, la musique. Sauf dans mes chansons que j'considère comme les meilleures dont les paroles et la musique ont été faites ensemble.

- Au passage, lesquelles de tes chansons considères-tu comme "les meilleures" ?

- J'aime bien "Les charognards", "Pierrot", "Ma gonzesse", "Salut manouche", "HLM", "Manu", "Banlieue rouge"... Y'en a aussi que j'aime beaucoup moins qu'avant : "Sans dec", "J'ai la vie qui m'pi-que les yeux"...

- Il t'arrive aussi d'avoir l'idée d'écrire une chanson et d'y renoncer en cours de route...

- Sur dix chansons qu'j'écris, y'en a deux ou trois que j'fous en l'air : j'aime pas bosser sur une chanson, quand ça vient pas, ça vient pas. Par exemple, j'avais envie d'écrire une chanson au sujet de Mesrine avant son assassinat : j'l'ai écrite, puis j'ai relue, et elle ne me plaisait pas : j'n'avais pas trouvé les mots... J'avais pas réussi à formuler ma pensée avec assez de sensibilité, enfin, à mon avis. Alors, j'l'ai déchirée et j'm'y suis pas remis.

- Et comme il avait été tué, tu as eu peur que l'on t'accuse de démagogie si tu t'y remettais.

- J'ai peur de rien : j'ai peur que de la peur. Quand on dit que j'suis démago, j'réponds avec "Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?".

*Tous ceux qui m'traient de démago
dans leurs torchons qu'j'lirai jamais :
"Renaud c'est mort, il est récupéré",
tous ces p'tits bourgeois incurables
qui parlent pas, qu'écrivent pas, qui bavent,
qui vivront vieux leur vie d'inables,
ont tous dans la bouche un cadavre.*

En France, quand tu dis qu'les flics sont des cons et que des gens applaudissent, si c'est dans un café-théâtre devant cinquante personnes, t'es sincère, si c'est devant deux mille mecs, que t'as vendu plein de disques et qu'on g'as gagné du pognon, t'es démagogue. Comme si du jour où tu gagnes du fric, on cessait de considérer que les flics sont des cons...

- A tes débuts, quand on te voyait en scène on n'avait pas l'impression que c'était un plaisir pour toi de te trouver sur les planches, même quand tu cachais ta timidité sous le masque des gags et de l'humour de tes présentations. Qu'en est-il aujourd'hui ?

- J'avais très peur, mais j'adorais ça. Maintenant aussi mais moins qu'avant. Avec le succès et la notoriété, j'ai l'impression d'être moi aussi victime de ce pouvoir que le public prête au chanteur : la notion de leader, ça me gonfle ! J'aime bien qu'on applauidisse mes chansons mais pas que deux mille personnes m'applaudissent quand j'arrive sur scène avant même que j'aie chanté : ça m'fout mal à l'aise.

- Tu as "fait le comédien" à diverses reprises, et je sais que depuis que le succès te sourit tu reçois beaucoup de scénarios et de propositions de films. Veux-tu toujours être comédien ?

- Ça m'n'intéresse plus !

- Serais-tu désormais chanteur avant tout ?

- Non, créateur avant tout enfin, auteur. Après les textes des "Aventures de Gérard Lambert" en BD*, j'ai envie de faire un dis-

* De Renaud et Jacques Armand, décembre 1981.

* ...de centimes, évidemment !

* Pour que Renaud participe au Grand Échiquier, il aura fallu que Frédéric Dard l'y invite.

* Le 20 décembre 1980, Renaud a donné un récital bénévole à la prison de Melun. La seule condition qu'il avait mise était l'absence des journalistes...

que pour enfants, d'écrire un polar et un scénario. Comme ça fait beaucoup d'boulou, j'avais peut-être écrit d'abord un polar qui deviendra par la suite un scénario. Et, si le film se fait, alors, bien sûr je jouerai dedans.

- Finalement, auteur et comédien plus que chanteur ?

- Au départ, j'avais voulu être comédien, et c'est le public qui a voulu que j'sois chanteur. Moi, j'aurais préféré parler aux gens que leur chanter.

- Tu dessines aussi ?

- Ça m'arrive pour le plaisir ou pour faire une pochette de disque.

- Tes dessins sont empreints de naïveté, comme ceux des enfants. J'ai l'impression que le monde de l'enfance compte beaucoup pour toi. J'ai remarqué que tu as un contact facile et naturel avec les enfants, et je crois qu'ils ont une grande importance pour toi...

- Surtout quand j'en avais pas et qu'j'en voulais. Maintenant qu'j'ai une fille, c'est toujours aussi important, mais disons que j'suis un peu plus gâté : j'ai plus besoin de "voler" les enfants des autres, j'ai le mien ! J'aurais pas qu'on puisse ne pas trouver ça important : dans ce monde-là, c'est tout c'qui reste de pureté, de beauté, de gentillesse, de naturel, de spontanéité. C'qui m'attire chez eux, c'est l'innocence ou même la méchanceté. Une méchanceté qui est saine parce que naturelle.

- Tu évoquais tout à l'heure tes souvenirs d'école : ta fille ira-t-elle à l'école ?

- J'peux pas encore l'affirmer.

- Tu as bien une idée tout de même ?

- J'crois qu'elle parlera plusieurs langues avant de savoir faire une division, tu comprends ?

- Te voilà bien énigmatique ! Dois-je déduire de tes propos que tu vas la promener beaucoup de par le vaste monde ?

- Oui, j'vais aller voir ailleurs si j'y suis et ce... sur un bateau ! Bientôt !

- C'est curieux de la part d'un citadin impénitent comme toi - si parisien et casanier - qui chante la ville et ses banlieues, ce soudain amour du bateau, de la mer et de l'aventure...

- Trente ans de ville, ça suffit ! L'amour du bateau et de la mer, pas tellement, mais l'envie de partir avec sa maison sur le dos pour découvrir des gens et des lieux différents, oui. Toujours ! Et puis, surtout, un certain dégoût de la ville...

J'pars donc en bateau : j'sais pas où j'vais, j'sais pas combien de



temps ça va durer. Pour l'instant, j'pense que j'vais partir six mois, revenir trois mois, etc., et vivre moitié à Paris - parce que j'peux pas m'en passer - et moitié ailleurs. Ailleurs, ce serait essentiellement dans les pays où y fait beau, et dans les eaux tropicales...

Dossier réalisé par
Jacques ERWAN ■

La discographie de Renaud

■ 1975. Amoureux de Paname - Société tu m'auras pas - Petite fille des sombres rues - La java sans joie - Gueule d'Aminche - La Coupole - Hexagone - Écoutez-moi les gavroches - Rita - Camarade bourgeois - Le gringalet - La menthe à l'eau - Gréta. (Polydor 2393 105).

■ 1977. Laisse béton - Le blues de la Porte d'Orléans - La chanson du loupard - Je suis une bande de jeunes - Adieu minette - Les charognards - Jojo le démagog - Buffalo débile - La boum - Germaine - Mélusine - La bande à Lucien. (Polydor 2473 071).

■ 1979. Ma gonzesse - Sans dec - La tire à Dédé - Chtimi rock - J'ai la vie qui m'pique les yeux - C'est mon dernier bal - Le tango de Massy-Palaiseau - Chanson pour Pierrot - Salut Manouche - Peau aime. (Polydor 2473 095).

■ 1980. Marche à l'ombre - Les aventures de Gérard Lambert - Dans mon HLM - La teigne - Où c'est qu'j'ai mis mon flingue - It is not because

you are - Baston ! - Mimi l'ennui - L'auto-stoppeuse - Pourquoi d'abord ? (Polydor 2473 111).

■ 1980. Album live de la 2ème partie du spectacle de Bobino (chansons de Renaud). Société tu m'auras pas - La chanson du loupard - La bande à Lucien - Ma gonzesse - Les aventures de Gérard Lambert - La teigne - Hexagone - Chanson pour Pierrot - La tire à Dédé - Les charognards - Germaine/L'auto-stoppeuse - It is not because you are - Mimi l'ennui - Marche à l'ombre - Dans mon HLM - Pourquoi d'abord ? - Baston ! (Polydor 2669 059).

■ 1981. Album live de la 1ère partie du spectacle de Bobino (chansons réalistes) - LE P'TIT BAL DU SAMEDI SOIR ET AUTRES CHANSONS RÉALISTES. Léopard - C'est un mauvais garçon - Du gris - Tel qu'il est - C'est un mâle - Le p'tit bal du samedi soir - Un chat qui miaule - Rue Saint-Vincent - La java - La jeune fille du métro - La butte rouge - La plus bath des javas. (Polydor 2393 288).

■ 1981 - LE RETOUR DE GÉRARD LAMBERT. Banlieue rouge - Manu - Le retour de Gérard Lambert - Le Père Noël noir - J'ai raté Télé-foot - Oscar - Mon beauf - La blanche - Soleil immonde - Etudiant-poil aux dents - A quelle heure on arrive ? (Polydor 2393 303).

Sa bibliographie

- "Renaudsans Zikmu", (Editions Champ libre, Paris 1980 (recueil des textes de Renaud).

- "Les aventures de Gérard Lambert" Renaud et Jacques Armand, Paris 1981 (B. D.).

- Contact : c/o Artmédia, 10, av. George V, 75008 Paris. Tél. 723.78.60

ALA LUNE